

SEPARATION CONJUGALE ET ITINERAIRE PROFESSIONNEL. FEMMES DES SECTEURS POPULAIRES DE BARRANQUILLA.

Lucy WARTENBERG (*)

Cette étude a pour objet de contribuer à présenter une nouvelle vision de l'histoire de la femme, en analysant en profondeur le rôle que celle-ci joue dans l'itinéraire social familial et, donc, dans l'histoire sociale (1).

Nous partons des récits de vie de 40 femmes séparées (2), vivant dans des quartiers pauvres (3) de Barranquilla (4). Par le biais d'interviews ouvertes, nous avons amené ces femmes à raconter les événements de leur vie familiale, éducative et professionnelle, la façon dont ils s'enchaînent, pour expliquer la situation familiale du moment. Nous cherchons ainsi à comprendre leurs projets de vie, les stratégies adoptées à différentes étapes, les conceptions propres à chaque décision, la manière dont les projets et les décisions sont affectés par les déterminations structurales.

Cette étude se limite à l'itinéraire professionnel de la femme (5) et à la façon dont celle-ci est affectée par la dynamique même de son monde privé: le foyer d'où elle provient, son histoire éducative, les migrations, le cycle domestique, autrement dit la dynamique personnelle et familiale, et les relations avec son intégration au marché de l'emploi. Sur la base de ce qui précède, on cherche à observer la manière dont le modèle bourgeois de la famille s'est enraciné dans notre milieu, la manière dont les femmes perçoivent leur rôle et la participation aux deux sphères du monde moderne.

1. Le modèle moderne de la famille

La société industrielle a créé un modèle propre de famille, produit de la séparation nette introduite par elle entre le champ d'action domestique et celui de la production, entre le foyer et le lieu de travail. Des mains du groupe domestique, l'organisation du travail productif passe à celles des maîtres et des agents du capital, où elle se concentre. Les hommes quittent la maison, les femmes perdent tout contrôle sur où et combien gagne le mari, les enfants

n'acquièrent plus leur formation technique en observant le travail du père. Le groupe domestique perd donc les fonctions productives et éducatives qui lui étaient propres jusqu'alors. (6).

Le modèle industriel de la famille entraîne l'unification d'une idéologie au-delà des différences matérielles de vie introduites par le nouveau régime. Les niveaux de revenus sont secondaires face à la généralisation d'une idéologie qui place la famille au centre des valeurs sociales. Le modèle bourgeois de la famille s'articule autour des notions de "foyer" comme sphère privée, d'union du couple basée sur l'amour et de primauté de l'éducation donnée aux enfants (7). Segalen a montré comment l'Eglise, l'Etat, les entrepreneurs et les sociétés de bienfaisance ont impulsé un mode de vie, que plus tard les ouvriers ont repris à leur compte, basé sur le modèle bourgeois, caractérisé par la différenciation des rôles sexuels et la valorisation profonde des soins prodigués par la femme aux enfants et à la bonne marche du foyer.

Le besoin de maintenir le modèle idéal de la famille devient une condition impérieuse de la société moderne au moment où se produisent des phénomènes affectant sa généralisation. Des phénomènes tels que la baisse de la nuptialité légale, l'augmentation du nombre de séparations conjugales, le contrôle de la natalité, pour ne citer que les plus importants, génèrent de profondes mutations dans les formes de famille.

Les processus propres aux sociétés hautement industrialisées ont connu une logique et un développement graduel. En Amérique latine, les processus sont plus rapides et moins homogènes: le "moderne" y côtoie le "traditionnel", tout comme le "rural" et l' "urbain", le "formel" et l' "informel" ou le "sacré" et le "profane"; il en résulte que l'étude des changements familiaux liés à la modernité traduit la diversité des réponses données par cette institution face aux nouvelles conditions économiques et sociales.

Les contradictions du modèle idéal de la famille apparaissent nettement dans l'histoire des femmes des villes colombiennes, socialisées dans la conception de bonnes mères, d'épouses complaisantes, de femmes "entretenuées". Cependant, l'instabilité conjugale a obligé nombre d'entre elles à abandonner le foyer et à chercher leur place entre le marché de l'emploi et les responsabilités domestiques.

2. Les conditions de l'histoire du travail

Avant d'aborder le thème de cette étude, il est intéressant de souligner la forte sous-valorisation qui affecte les activités professionnelles féminines. On a beaucoup écrit sur le caractère invisible du travail féminin dans les statistiques officielles; plus préoccupant est le peu d'estime que les femmes elles-mêmes accordent aux activités qu'elles réalisent. Une part importante des femmes, tout au long de leur vie ou durant une période précise, se sont consacrées à des tâches en relation avec la vie domestique - garde des enfants, lessive, nettoyage, etc. - en échange desquelles, dans la plupart des cas, elles sont rétribuées non en argent mais en nature. Ces tâches sont réalisées soit chez elles, soit chez des voisins ou des parents et elles ne sont que rarement perçues par ces femmes comme une activité professionnelle (8). A ce sujet, Yamile raconte:

"...je dois alors aller chercher du travail et faire n'importe quoi pour survivre, tandis que lui il vient et m'apporte ce qu'il veut bien. Quand je me retrouve comme ça, parfois je vais aider un peu Maman, parfois je n'ai pas de quoi manger, alors elle donne à manger à mes gosses, ou à moi, en échange de ce que je fais pour elle. Il y a quelque temps, j'étais chez une amie pour m'occuper de sa petite fille nouveau-née, pendant trois mois j'étais ici et chez elle; elle me donnait mes trois repas par jour et ici Maman donnait à manger à mes enfants" (9).

Les activités professionnelles dont font état les femmes répondent, dans la plupart des cas, à deux conditions de base: d'une part, le but réel de la transaction est de recevoir un salaire en argent; d'autre part, la relation entre employée et employeur n'est interférée par aucune relation affective.

L'itinéraire professionnel des femmes des couches basses de la ville de Barranquilla doit être analysé comme résultant de deux groupes de facteurs complémentaires: les conditions du marché régional de l'emploi et les caractéristiques de la main-d'oeuvre féminine.

2.1. Le marché du travail

Les possibilités de trouver du travail à Barranquilla se sont fortement réduites depuis quelques années avec l'augmentation du nombre de demandeurs d'emploi et la baisse des offres d'emplois. La population en âge de travailler s'est élargie à la suite d'une espérance de vie plus élevée et de la forte migration vers la ville (10). La lente croissance de la demande de main-d'oeuvre peut s'expliquer par la dynamique économique nationale, caractérisée, au cours de la dernière décennie, par un taux assez bas de croissance économique (11), le recours accru à la

technologie réduisant l'utilisation de la main-d'oeuvre. Il faut également signaler les effets d'une légalisation du travail jugée par les entrepreneurs comme négative pour leurs intérêts et qui dégénère en systèmes d'embauche à court terme, en débauchages massifs, en déclarations de faillite dans le but de pouvoir licencier les travailleurs.

Les récits des femmes mettent en évidence la généralisation du recours aux contrats temporaires:

"...les emplois d'aujourd'hui sont...sont temporaires, alors on ne vous donne ni la sécurité sociale, ni les subsides, rien du tout de ces prestations sociales. Que voulez-vous, après 4 mois, on vous licencie, rien à faire. Bon, moi, j'ai présenté un C.V. à "Graderias", et aussi à "Gran Centro de la 72", c'est un bureau d'emplois temporaires, ils m'ont dit qu'ils me rappelleraient mais ils n'ont pas rappelé. Ils m'ont dit qu'il n'y avait pas de postes vacants" (12).

Il est courant de trouver dans ces récits des passages relatifs à des licenciements massifs:

"...mon mari a cherché du travail avec insistance, mais rien. Il a fait passer une annonce à la radio, et tout et tout, mais sans résultat. L'entreprise de pâtes alimentaires où il travaillait avant est toujours dans une mauvaise situation, on met encore du personnel à la porte...Ils ont même mis à la porte le mécanicien qui arrange les choses...pour les pâtes, ils ont mis à la porte tous ces gens-là. Il dit, ma petite, qu'ils ont mis à la porte des gens qui étaient là depuis 10, 11 ans...Mais ça, ce n'est pas ses affaires. Moi je lui dis: bon, du calme, il faut s'y faire, voilà ce que je lui dis, à quoi bon le décourager..."(13).

Les licenciements massifs s'accompagnent souvent d'une fausse déclaration selon laquelle l'entreprise est dans une situation critique. Une fois les travailleurs licenciés, l'entreprise redémarre avec du nouveau personnel sous contrat temporaire, ce qui permet à l'employeur d'éviter de payer les prestations qu'implique la loi de rétroactivité des pensions.

"J'ai travaillé comme vendeuse dans un magasin. Mais en ce moment, je ne travaille pas parce qu'on y a mis à la porte tout le personnel, en ce moment je cherche du travail. Depuis janvier, parce que le patron a dû changer le magasin d'endroit pour s'installer plus haut, alors il a changé tout le personnel, tout le personnel, pour mettre du personnel nouveau. Je suis restée sans travail. Ce qui fait que je cherche du travail actuellement" (14).

A Barranquilla, le taux de chômage a donc grimpé de façon vertigineuse: en 1979 le taux n'était que de 5.8% (15), en 1988 il atteint 11.2% (16). On a pu constater d'autre part qu'outre cette croissance du chômage, les conditions de travail se sont

dégradées et que les chances de trouver un emploi bien rémunéré, stable et accompagné des prestations sociales se sont réduites. La moitié des femmes interrogées (49% exactement) se considèrent comme chômeuses et cherchent un emploi, tandis que 12% sans emploi également n'en cherchent pas. Il faut ajouter à ce chiffre les 15% de femmes qui, bien que travaillant à l'époque de l'interview, n'étaient pas satisfaites de leur emploi. 24% seulement des femmes interrogées se disaient relativement contentes de l'emploi qu'elles remplissaient alors. Parmi ces dernières prédominent les formes de sous-emploi sur celles d'emploi dans le secteur formel de l'économie.

Au cours des années 70, de nombreux travailleurs émigrèrent au Vénézuéla où ils purent trouver un emploi; cependant, cette solution devint moins accessible au cours des années 80 en raison de la crise économique où plongea ce pays voisin de la Colombie. Bien que les chances de trouver un emploi au Vénézuéla se soient donc fortement réduites et malgré le strict contrôle des flux migratoires qui y est exercé, nombreux sont les travailleurs colombiens qui rêvent d'y retourner vu qu'ils ne trouvent pas leur place sur le marché de l'emploi national.

"...Papa au chômage, moi au chômage, Maman aussi, là-bas [au Vénézuéla] elle travaillait, n'importe quel boulot, mais ici elle n'a rien trouvé, parce qu'elle a 55 ans, et malgré ça là-bas elle travaillait, et ici elle ne trouve rien, sauf faire la lessive chez une voisine, hein, et alors ça ne rapporte pas de quoi se nourrir, dans ces conditions non! C'est pour ça que nous sommes disposées à repartir aujourd'hui même, au Vénézuéla de nouveau, ou aux Etats-Unis, nous sommes en train de chercher l'argent nécessaire...parce qu'on n'en peut plus, c'est tout ce que Maman demande, elle dit que là-bas [au Vénézuéla] elle est comme dans son propre pays...j'ai déjà tous les papiers en ordre, je sais comment me débrouiller, je sais comment ça se passe quand ces gens-là vous tombent dessus quand ils apprennent qu'on est Colombien, on apprend à se débrouiller...On n'oublie pas...moi ce qui m'est arrivé au Vénézuéla m'a servi de leçon, je ne peux garder ça pour moi, je dois aller de l'avant, et si j'ai pu arriver une fois à ce pays-là, j'y retournerai; malheureusement là-bas ils nous disaient, quand j'y étais: Colombiens qui crèvent de faim. Je vais vous dire, croyez-moi, dans mon pays je n'ai pas toujours mangé à ma faim, mais sincèrement, je vous le dis, je suis revenue vivre dans mon pays, nous sommes revenues, parce qu'on nous traitait mal très souvent, alors on est parties, et avec la chute du bolivar, à plus forte raison. Mais maintenant, vraiment, si un Vénézuélien me disait en ce moment: Colombienne crève-la-faim, je fermerais ma gueule, parce que maintenant que nous sommes revenues, on se rend compte qu'on ne mange pas à sa faim. Je préfère qu'on dise de moi: elle crève de faim, mais elle se bat pour ses enfants, pour qu'ils aient de quoi manger...mais il y a des fois qu'on n'arrive plus à supporter cette crise..." (17).

Nous avons pu également observer qu'au fur et à mesure que diminue la demande de travailleuses dans l'industrie et le commerce, l'emploi augmente dans le service domestique. Ce type d'emploi se caractérise par une rémunération faible et le non-respect des normes du code du travail. Dans de nombreux cas, il s'agit de la seule possibilité de trouver un emploi pour les femmes, comme l'illustre l'exemple de Nancy qui, bien qu'ayant un diplôme de comptable-auxiliaire, après avoir tenté plusieurs emplois temporaires, se retrouve au chômage et prend la décision:

"Eh bien, moi maintenant, eh bien...ça a été mon tour, un jour j'ai dû aller faire la lessive, je n'avais jamais fait ce boulot à la journée. Après, j'ai dû travailler comme servante dans une famille..." (18).

Cependant, les plaintes concernant les conditions de travail sont fréquentes dans les récits de femmes ayant accepté cet emploi. Certaines refusent de continuer à être exploitées de cette façon:

"Il y a quelque temps, je travaillais pour une famille, mais ils ne me payaient que 7.000 pesos (19) et je devais payer le bus, je devais prendre 4 bus chaque jour. Tout le salaire y passait. Pensez, c'était une maison immense, le patio était très grand, comme ça, mais ils me payaient 7.000 pesos. Alors je me suis dit: ça vaut mieux de rester chez moi à m'occuper de ma petite fille, et je peux m'occuper aussi des enfants de ma soeur. C'est ce que j'ai fait. Elle m'a dit: si tu peux trouver du travail, pour moi pas de problème, ma vieille, parce que toi aussi tu dois gagner de quoi t'habiller, tu as besoin de vêtements..." (20).

Le nombre élevé de migrants en provenance des zones rurales et à la recherche d'un emploi fait que les salaires offerts pour le service domestique se maintiennent fort bas, comme en témoigne un autre récit de femme:

"...pour ne trouver qu'un emploi où on vous paie seulement 6.000 pesos, autant rester chez soi. Si au moins ils payaient 15.000 pesos, là oui je travaillerais. Mais il y a des gens qui travaillent à ce prix-là, des gens qui viennent de la campagne et qui acceptent du travail à n'importe quel prix. Moi, je veux travailler, mais pour 6.000 pesos, non merci, c'est ce que j'ai dit à mon père" (21). "...il y a peu je travaillais pour une famille où on me payait 10.000 pesos, mais j'ai laissé tomber parce que ça ne me suffisait pas pour vivre, alors j'ai présenté une demande d'emploi dans plusieurs fabriques pour voir, mais rien de rien" (22).

Malgré les observations précédentes, le service domestique dans une famille a fourni un emploi à 55% des femmes interviewées, 30% desquelles continuent à vivre de ce type de travail. Il faut y ajouter les femmes ayant travaillé dans un restaurant ou faisant le nettoyage dans d'autres lieux que des maisons

particulières et qui représentent 21% des femmes interviewées; 6% vivent encore de cet emploi.

La participation des femmes au secteur commercial entraîne également d'intéressantes remarques. 30% de celles ayant travaillé comme vendeuses ont exercé cet emploi alors qu'elles étaient jeunes et célibataires: il semble qu'une fois mariées, elles perdent la possibilité d'exercer cette fonction. Celles qui travaillent actuellement dans ce secteur le font dans le cadre de l'économie parallèle en tant que vendeuses des rues, indépendantes: c'est le cas de 12% d'entre elles. Une observation semblable pourrait être faite à propos des employées de bureau (secrétaires, comptables-auxiliaires et autres), ce type d'emploi étant surtout exercé durant les années de célibat.

Un emploi dans le secteur industriel représente la principale ambition des femmes des couches basses; cependant, seulement 15% d'entre elles en ont obtenu un, et actuellement 6% à peine en exercent un.

Un pourcentage élevé de femmes ont tenté d'avoir une activité dans les petites entreprises familiales ou au foyer, mais 3% à peine en vivent actuellement car la rentabilité est faible et les revenus instables.

2.2. Caractéristiques de la main-d'oeuvre féminine

A toutes ces conditions peu favorables du marché de l'emploi il faut ajouter les caractéristiques de la main-d'oeuvre féminine et les attentes qu'éprouvent les femmes des secteurs populaires de la ville en ce qui concerne le monde du travail. Sous le terme "caractéristiques", nous englobons ici tous les éléments définissant les femmes et leur accordant une place particulière sur le marché du travail.

Un élément essentiel de la participation féminine est constitué par la place que le travail occupe dans son projet de vie. Nous avons déjà souligné la faible valorisation affectant le travail hors du foyer. Plus profondément, on peut affirmer que la participation de la femme au marché du travail est plutôt une réponse obligée à la forte instabilité conjugale qu'une décision fondamentale dans son projet de vie.

L'embourgeoisement des valeurs a profondément imprégné les communautés habitant le milieu urbain, comme il ressort des paroles d'une des femmes interviewées:

"Alors, depuis que j'ai eu les gosses, j'ai arrêté de travailler. Non, avec lui, ça ne me disait rien de travailler. Comme je vis avec lui, je ne voudrais pas travailler, quand on se marie c'est à l'homme à se charger de vous, c'est pour ça qu'on se marie. Vous travaillez à la maison, vous vous occupez de tout, des enfants et de tout le reste, pas vrai?" (23).

En général, l'itinéraire professionnel des femmes interviewées est intermittent, il manque de continuité pour ce qui est des emplois exercés et les faibles conditions salariales prédominent. Ce manque de stabilité s'explique par une série de facteurs en relation, comme on le verra plus loin, avec les caractéristiques des femmes.

Un des principaux facteurs concerne la valorisation accordée par ces femmes au travail. En effet, leur projet de vie est centré avant tout sur la vie familiale. Il en résulte que la participation des femmes au travail au cours des années antérieures à une union interfère avec un âge précoce pour l'union et/ou la maternité (24). Très jeune encore, la femme commence à réaliser les rôles domestiques, interrompt les processus de formation et acquiert une expérience professionnelle limitée, ce qui, par la suite, réduira ses chances de trouver un bon emploi sur un marché du travail très compétitif. On a donc pu souligner le fait que l'importance accordée par les femmes à leur participation professionnelle dépend pour une bonne part de leur succès professionnel.

Les caractéristiques de type éducatif ne semblent pas constituer un facteur d'explication important en ce cas, qui est dû, pour une bonne part, à une formation scolaire incomplète (26). 38% des femmes n'ont fait que des études primaires et le plus fort pourcentage d'entre elles (52%) n'a pas terminé le cycle secondaire. On n'a pas observé de relation nette entre l'emploi exercé et la rémunération d'une part et le niveau scolaire atteint, ce qui produit parmi les femmes une certaine frustration, l'éducation ne représentant pas un facteur de mobilité sociale. Après avoir insisté sur les efforts prodigués pour obtenir une formation de secrétaire, Gloria ajoute sur un ton ironique:

"...alors je suis venue travailler comme femme de ménage à Barranquilla, en ce moment je n'ai pas de travail, demain je commence à travailler dans le nettoyage, ça fait deux ans que je cherche un emploi, le problème de l'emploi est vraiment terrible, désespérant..." (26).

On peut affirmer que la formation scolaire incomplète et le manque d'expérience professionnelle sont deux facteurs qui, en se renforçant mutuellement, ont des conséquences négatives au moment de la recherche d'une meilleure situation professionnelle.

L'origine des femmes faisant l'objet de notre étude est essentiellement urbaine (76%), elles proviennent à 58% de la ville de Barranquilla. Les immigrantes sont arrivées très jeunes, dans le cadre d'une migration familiale, de petites villes ou villages de la zone de la Côte atlantique. Pour 40% de ces dernières, après être passées par plusieurs villes de la région, le processus migratoire s'est arrêté à Barranquilla. Pour un certain nombre d'entre elles, avant l'union, le Vénézuéla a été un pôle d'attraction professionnelle important, moins cependant depuis quelques années.

Dans le cadre qui nous occupe, la participation féminine au marché de l'emploi est en relation évidente avec les cycles de la vie familiale. On observe des niveaux élevés de participation au cours des années de célibat (52%), assez bas durant les années d'union (27%), intenses après la séparation (91%). Dans 35% des cas, ce cycle se répète en raison de la reprise d'une union.

La participation professionnelle n'est pas toujours une réaction automatique de la part des femmes séparées. Dans la région de la Côte atlantique se présente un fait peu courant dans d'autres régions de la Colombie: le soutien très large que les femmes reçoivent de leur réseau familial une fois qu'elles sont séparées de leur compagnon. En effet, 76% de ces femmes retournent dans leur famille après la séparation, 56% d'entre elles y restent. D'où le fait que le foyer des femmes séparées comprenne en moyenne 7 personnes et que sa structure soit fondamentalement étendue (27). Ce réseau familial supplée donc aux besoins essentiels d'existence des femmes séparées, leur évitant ainsi de devoir affronter les problèmes propres aux chefs de ménage isolés.

3. Itinéraire professionnel

L'itinéraire professionnel consiste en une interaction de variables concernant la vie personnelle de chaque femme et l'importance que revêt dans son projet de vie sa participation au marché de l'emploi. On a pu observer qu'il n'existe pas un modèle unique de comportement ni une attitude identique face au travail.

Les histoires professionnelles peuvent être classées en quatre types d'itinéraires qui résument et standardisent les comportements et attitudes des femmes séparées des secteurs populaires de Barranquilla.

3.1. Un itinéraire de vie domestique

Dans le cas de ces femmes de faibles ressources et séparées, il est étonnant, mais non improbable, de trouver des personnes qui représentent le modèle bourgeois pur: ce sont des femmes qui, tout au long de leur vie, sont restées confinées au champ d'action domestique. Ce groupe, bien que peu représentatif (9% du total), déclare n'avoir exercé aucune activité professionnelle et, plus encore, ne se considère pas comme sans emploi.

La solidité des réseaux de ces femmes, en particulier du réseau familial, a suppléé à leurs besoins et à ceux des personnes dépendant d'elles, de telle façon qu'elles ne se sont pas vues obligées de chercher un emploi rémunéré. Il s'agit d'un réseau serré d'aide mutuelle où elles remplissent les tâches indispensables à la reproduction des individus qui font partie du ménage, tandis que d'autres personnes se chargent des fonctions concernant les revenus. La rupture conjugale n'a donc pas représenté pour ces femmes un changement de fonctions puisqu'elles ne sont pas devenues chefs de ménage. La place occupée auparavant par le mari est désormais prise par le père ou la mère, un parent ou un enfant adulte:

"...Pour les frais de la maison, c'est mon père qui travaille. Il travaille comme gardien, à la "Patrulla". Mon frère aussi travaille, il est maçon. Maman, elle, reste à la maison. Moi, je n'ai jamais travaillé car ma mère ne m'a jamais laissé travailler..." (28).

Ces femmes n'ont jamais émigré, toute leur vie elles ont vécu à Barranquilla. Leur niveau scolaire est bas (cycle primaire incomplet). Elles se sont mariées plus précocement (à 16 ans) que les autres femmes interrogées, et, dans leur itinéraire de vie, elles sont passées de filles à épouses-mères. Leur unique patron a été leur mari, ce qu'elles ressentent comme une vertu. Le manque total d'expérience hors du foyer les empêche de tenter leur chance sur le marché de l'emploi, car elles sentent que les possibilités de trouver du travail ne sont pas les meilleures pour elles: elles délèguent donc à d'autres, ayant reçu une meilleure formation, le soin de gagner de quoi vivre:

"...Carlos a étudié jusqu'à la 5e, David a été transféré au Lycée Latino-américain avec une bourse d'études et il est allé jusqu'en 3e. A ce moment-là, il m'a dit: Maman, j'arrête les études, il faut que j'aille travailler pour t'aider. Alors, j'ai dit: d'accord, ça marchera mieux pour toi que pour moi. C'est vrai que j'ai de bons fils..." (29).

3.2. Un itinéraire domestique interrompu

Il s'agit ici du groupe le plus représentatif (34%) parmi les femmes interviewées; les caractéristiques les plus intéressantes sont les suivantes: ce sont essentiellement des femmes d'origine urbaine (30), socialisées sur la base des tâches du foyer, soit qu'elles aidaient la mère dans ces tâches, soit qu'elles étaient chargées de s'occuper de leurs frères et soeurs. Nombre d'entre elles proviennent de foyers détruits, elles ont été élevées par un seul de leurs parents, ou dans un foyer de relais, après la mort ou l'abandon d'un des parents ou des deux.

Dans ce groupe on ne trouve pas d'histoire scolaire uniforme, cependant ce sont les niveaux éducatifs bas qui prédominent. Elever ce niveau d'éducation n'est pas un aspect important dans les projets de vie de ces femmes. Ce qui retient notre attention, c'est, dans le cas des femmes ayant réalisé des études plus avancées, le fait que celles-ci n'acquiescent que peu d'importance quant à la situation occupée, au moment de l'interview, sur le marché du travail.

Le projet de vie de ces femmes vise essentiellement la formation d'un foyer. La fonction principale de l'homme est d'apporter les revenus nécessaires au besoin de la cellule familiale, la femme centralisant les tâches relatives à la bonne marche de la maison et à l'éducation des enfants. Dans ce groupe l'union se fait tôt (17 ans). Vilma raconte à ce sujet:

"Quand je suis née, Maman n'a jamais vécu avec lui. Ils sont cousins. Alors, ils...je crois que Maman vivait chez mon grand-père qui était son oncle à lui...alors c'est là que...c'est arrivé, et c'est comme ça que je suis née. J'ai été élevée chez mes grands-parents, jusqu'à ce que Maman se marie. A 16 ans, j'ai eu envie de partir avec lui, alors je suis partie et on m'a mariée. Je suis sortie avec lui et on m'a mariée" (31).

L'itinéraire professionnel définissant ce groupe de femmes est le suivant: l'union et/ou la maternité à un âge précoce les a empêchées d'acquiescent une expérience professionnelle, ce à quoi s'ajoute l'interruption du processus de formation; au moment de se lancer sur l'exigeant marché de l'emploi, elles ont affronté de sérieuses difficultés. La participation de ces femmes au marché de l'emploi peut être considérée comme un accident dans leur itinéraire personnel. Leur première expérience professionnelle est en relation directe avec leur situation de femme séparée. Sonia résume sa vie de la manière suivante:

"J'ai toujours vécu chez ma tante et je l'aidais, c'est elle qui m'a élevée. J'ai étudié jusqu'en cinquième primaire, ici à Barranquilla. Je n'ai jamais dû travailler au-dehors, jusqu'à ce que je me sépare, alors j'ai dû travailler...franchement je ne faisais rien, je devais faire la lessive, repasser, faire un peu de tout...alors j'étais sans travail, je n'avais rien...Mon mari ne s'est plus occupé de moi et n'est plus

revenu à la maison, parfois il venait et me donnait un peu, alors, à partir de ce moment-là, j'ai dû courir après lui pour qu'il accepte de m'aider un peu. Je ne n'étais pas mariée, nous vivions en union libre, mais il a reconnu tous les enfants; j'ai déposé plainte contre lui la première fois, mais...[plus tard] j'ai travaillé dans un restaurant, en fait je ne travaillais pas. j'y suis allée, j'ai lié amitié avec la dame, je l'aidais et elle m'aidait, elle donnait à manger à mes enfants et elle me donnait quelques sous, 200 ou 300 pesos... (32).

Entrer dans le monde du travail est jugé par ces femmes comme un élément de leur malheur personnel, elles accordent donc une faible valorisation au travail féminin hors du foyer. Deux raisons peuvent expliquer ce qui précède: d'une part, elles s'enorgueillissent de ne pas avoir dû travailler puisque leur mari se chargeait des besoins du ménage, quoique le contrôle économique exercé sur elles par le mari les gêne fortement:

"...Il me donnait de l'argent, je devais lui rendre compte des dépenses, à quoi l'argent était passé, et tout le reste" (33).

D'autre part, leurs expériences professionnelles, brèves, fragmentaires, mal rémunérées, n'ont pas été intéressantes.

La moitié de ces femmes ont choisi de construire un nouveau foyer et de se libérer de cette fonction, nouvelle pour elles, de chercher les revenus pour vivre... sans grand succès puisque cette deuxième union n'a pas duré longtemps et a accru leurs responsabilités (d'autres enfants à nourrir). Quel que soit le nombre d'unions, le cycle de participation professionnelle respecte un comportement similaire: ces femmes travaillent quand elles sont seules, elles retrouvent leur rôle de maîtresse de maison quand elles forment une union, elles recherchent du travail quand elles affrontent une nouvelle séparation. Elles survivent grâce au soutien du réseau familial, caractéristique de cette région de la Côte atlantique, et à ce que leur ex-mari accepte de leur donner. 73% d'entre elles sont de fait sans emploi et préfèrent continuer à adopter le statut de femmes sans protection pour pouvoir réclamer davantage de soutien de la part du père de leurs enfants. On observe également que si ces femmes avaient vécu de meilleures expériences professionnelles et obtenu une rémunération plus équitable lors de celles-ci, elles ne se seraient pas résignées à cette situation de "personnes entretenues".

3.3. Un itinéraire professionnel interrompu

Ce groupe représente 30% des femmes interviewées. Il se compose de personnes plus jeunes que celles du deuxième groupe et l'itinéraire professionnel est ici plus complexe. Bien que ce soit le modèle de la femme mariée étroitement

attachée au foyer qui prévaut ici, les membres de ce groupe se différencient du précédent par leur participation professionnelle avant l'union et, en général, par de meilleures perspectives sur le marché de l'emploi lorsqu'ils sont obligés de chercher du travail.

Comme celles du groupe 2, les femmes ont été socialisées en milieu urbain selon les modèles de division des rôles masculins et féminins. Cependant, elles ne se sont pas vues forcées de quitter la maison aussi tôt et l'ont fait en moyenne quatre ans plus tard que les membres du groupe 2. Au cours de ces années, elles ont pu accéder à un niveau scolaire plus élevé: toutes ont terminé le cycle des études primaires et ont accompli au moins la moitié du cycle secondaire.

Outre cette formation plus avancée, toutes ont vécu une expérience professionnelle avant l'union. Elles ont interrompu cette activité professionnelle tant qu'elles ont vécu en ménage et, après la rupture, se sont mieux réintégrées au marché du travail.

Cette interruption du travail professionnel durant la période d'union résulte, selon certaines de ces femmes, des exigences du mari. Il semble que les hommes craignent de perdre leur souveraineté absolue sur le ménage et acceptent mal une épouse apportant des revenus. D'autres craindraient de perdre leur femme et leur jalousie contraint celle-ci à abandonner leur emploi. C'est notamment le cas de Yamile:

"...J'ai travaillé à [nom de l'entreprise] 6 ans, j'ai laissé tomber parce qu'il m'ennuyait tout le temps à propos du directeur, selon lui le directeur me draguait. Alors, il m'ennuyait tout le temps avec ça et il était jaloux du directeur, alors j'ai abandonné mon emploi, surtout pour éviter tous ces problèmes et cette affaire, mais si j'avais imaginé qu'il allait me laisser tomber comme ça [elle se réfère au mari qui, après 3 ans de vie commune, l'a abandonnée pour une autre femme], je n'aurais pas quitté l'entreprise, je serais encore en train d'y travailler" (34).

La plupart de ces femmes quittent leur emploi pour se consacrer au soin des enfants et s'acquitter des rôles intériorisés de "bonne épouse".

La valorisation par le travail vient plus tard, dans de nombreux cas, quand, une fois séparées, ces femmes affrontent la difficile recherche d'un bon emploi. Beaucoup regrettent alors d'avoir interrompu leur activité professionnelle durant la période de vie commune. Nous avons déjà rapporté à ce sujet les paroles de Yamile, confirmées par celles de Ludy:

"Donc, quand je vivais avec lui, je n'avais pas à travailler, je n'ai jamais travaillé nulle part, je ne manquais de rien à la maison. Alors...après qu'on se soit séparés, alors là oui, j'ai commencé à souffrir parce que...c'est-à-dire que...alors,

j'ai dû passer tout mon temps à travailler et travailler, supporter tout pour mes gosses...je ne suis pas restée à rien faire, je ne suis pas du genre à attendre les bras croisés. J'ai commencé à travailler, mais ce n'était plus pareil parce que je ne savais pas comment...je ne pouvais pas m'occuper de mes enfants. Alors, comme ça, je me suis mise à travailler dur, c'est à ce moment-là qu'on se rend compte si on a bien agi ou non, alors j'ai rencontré un monsieur qui avait un restaurant, il m'a proposé de travailler pour lui, non? J'ai travaillé pour lui 6 ou 7 ans...depuis lors jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas cessé de travailler. Je n'aime pas ça, mais c'est ma vie et je ne veux dépendre de personne, de moi seule, parce que si demain ou plus tard j'ai des problèmes, j'ai de quoi m'en sortir...c'est pour ça que je n'ai pas laissé tomber le travail, cette fois-ci non" (36).

Les taux de chômage sont encore élevés dans ce groupe (42%), mais nettement moins que dans les précédents. Les chômeuses subsistent grâce à une aide volontaire apportée par le père des enfants (36). La stratégie de récidence matrimoniale est peu fréquente chez ces femmes.

3.4 Un itinéraire de vie professionnelle

Ce quatrième groupe de femmes diffère fondamentalement des autres par l'attitude face au travail féminin hors de la maison et par l'importance que revêt pour elles l'indépendance provenant du salaire.

Ce groupe représente 27% des femmes interviewées et montre deux éléments fondamentaux communs: l'inexistence et/ou la faiblesse des réseaux familiaux et l'interférence réduite du cycle familial dans la participation à l'emploi.

On note chez ces femmes la faible fonctionnalité des réseaux familiaux au moment de résoudre un problème, ce qui s'explique de deux manières. En premier lieu, 44% d'entre elles sont des immigrantes individuelles qui ont laissé leur famille d'origine dans d'autres régions du pays. Beaucoup ont commencé leur itinéraire professionnel comme ouvrières domestiques. Elles n'ont pas de famille à Barranquilla et dans les moments de crise, notamment lors de la rupture conjugale, elles n'avaient personne à qui recourir. D'où le fait que leur indépendance économique soit devenue une composante essentielle de leur projet de vie.

Au sujet des immigrantes d'origine rurale, il est important d'expliquer le caractère quasi ininterrompu de leur itinéraire professionnel: le fait d'avoir été socialisées dans une région rurale, où il n'y a pas de séparation nette entre le domaine domestique et celui de la production, et d'avoir réalisé des tâches de production

depuis la tendre enfance a profondément influencé le projet de vie de ces femmes. A ce sujet, Maria Mélida explique:

"Nous, on travaillait dans une compagnie du tabac, les quatre aînés nous faisons vivre la famille; moi j'ai commencé à travailler pour cette compagnie quand j'avais 10 ans, je devais enlever les fils et préparer le tabac, pendant que je travaillais, Maman cousait à la maison, elle nous apprenait, je travaillais tous les jours jusqu'au samedi, le dimanche on se reposait, Maman nous emmenait promener; jamais chez nous on est allés dormir sans manger... Quand je suis arrivée à Barranquilla, j'avais 14 ans, vous comprenez, je suis venue ici parce que le petit salaire que je gagnais ne suffisait plus pour aider Maman. La patronne me payait bien et j'envoyais chaque mois un chèque à Maman... après j'ai commencé à travailler dans une cordonnerie tout près d'ici, et j'y ai travaillé six ans en tout..." (37).

Ce modèle de comportement est commun à toutes les immigrantes, de telle sorte que même le taux élevé de chômage à Barranquilla ne les a pas arrêtées: ne trouvant pas d'emploi dans cette ville, elles sont parties vers le Vénézuéla, l'île de San Andrés, le département de la Guajira, etc, en quête de meilleures opportunités.

Les autres membres de ce groupe (56%) sont des originaires de la ville qui, pour différentes raisons, font partie de réseaux familiaux peu serrés ou conflictuels (38), sur lesquels elles n'ont jamais vraiment compté et desquels elles ont été forcées très jeunes à ne pas dépendre: de là le fait qu'elles aient réalisé une carrière professionnelle durable et quasiment ininterrompue. Si elles sont en rapport avec un ou l'autre parent, celui-ci représente, plutôt qu'un appui, une charge de plus.

Mais nous ne pouvons réduire l'explication de la participation élevée de ce groupe à la faiblesse des réseaux. Ce groupe inclut plusieurs femmes présentant une carrière professionnelle plus réussie par rapport à celle des autres : ce sont des ouvrières qui, dès leur entrée sur le marché de l'emploi, ont obtenu un bon salaire; celui-ci leur a procuré la possibilité de renoncer à la vie conjugale quand elle est devenue insatisfaisante:

"Après la naissance de l'enfant, plus ou moins 6 mois après la naissance, il a commencé à tourner mal, à ne plus faire attention à mes conseils, ils croient toujours qu'on cherche à les dominer quand on leur dit non, regarde, ne fais pas ça, regarde, moi j'étudie, moi je travaille...Moi ce que je veux, c'est vivre assez bien, avoir mes meubles, ce n'est pas que je veux le luxe non, mais avoir un toit, avoir à manger, que rien ne manque, si l'enfant tombe malade avoir un médicament sous la main, et justement si je travaille c'est pour ne manquer de rien. Je ne travaille pas pour moi seule, mais vous savez, quand l'homme est jeune...et quand il aime bien le rhum..." (39).

Dans le cas de Maria del Carmen, une carrière professionnelle réussie est devenue une source de conflits avec le mari; elle explique ainsi les antécédents de la séparation:

"Je travaillais aussi, oui j'ai toujours travaillé, je n'ai jamais accepté que les autres me dominant...comme ça, si j'avais besoin de quelque chose je pouvais me le payer avec ce que je gagnais. Si lui se chargeait des dépenses de la maison, c'était pour les enfants, pour la famille ici, mais moi par exemple si j'avais besoin d'un rouge à lèvres, d'un vernis à ongles, d'une crème, ça je le payais moi-même avec ce que je gagnais...J'ai commencé à travailler dans une grande entreprise, j'ai commencé comme ouvrière et à partir de là, j'ai obtenu de l'avancement, c'était une fabrique de chaussures [nom de l'entreprise]. Alors quand il a vu que mon salaire n'était pas celui d'une ouvrière, que c'était plus, que j'avais une meilleure position, et qu'à partir de cette position, j'avais d'autres aspirations..." (40).

Il est important de préciser que, si certaines histoires professionnelles de ce groupe font état d'interruption, d'instabilité, de chômage, il s'agit, par rapport aux groupes précédents, de faits peu significatifs temporellement et qui n'ont pas réduit la capacité d'obtenir des revenus:

"...à ce moment-là je ne travaillais pas, mais je n'ai jamais cessé de vendre certaines choses, je me renseignais pour savoir qui partait par exemple aux Etats-Unis, à Panama, à Maicao, je leur achetais certaines choses à leur retour, avec l'argent qu'il m'envoyait, et ce que je gagnais je le gardais, j'ai toujours été économe..." (41).

Marlène a été ouvrière textile pendant plus de 15 ans et il lui a fallu vivre les licenciements massifs dans cette industrie. Il y a deux ans qu'elle est au chômage. Il lui a fallu vendre la maison et accepter de travailler comme femme de ménage:

"Donc j'ai travaillé à [nom de l'entreprise]. J'avais un emploi stable. J'ai dû arrêter parce que...euh...on nous a mis à la porte parce que...il n'y avait plus de textiles, alors on a licencié une partie du personnel, et on a fermé la fabrique. On l'a rouverte, mais à ce moment-là ils ne m'ont pas appelé. Je n'y suis pas allée parce quand j'ai su qu'ils avaient rouvert, ils avaient déjà engagé tout le personnel, alors j'ai perdu l'occasion. Non, je n'ai pas repris le travail...parfois je fais des lessives et je repasse, mais vous savez que ça ne rapporte pas grand-chose...J'ai déjà tout dépensé [l'argent provenant de la vente de la maison], oui, Madame, et avec ça j'ai payé l'école des gosses, j'ai acheté les livres, les habits pour décembre qu'ils me demandaient...Voilà ce que j'ai fait. Je me suis occupée d'eux...En ce moment, je...je fais le ménage pour une famille, la lessive, le repassage, mais ce qu'ils paient ne suffit pas..." (42).

Le chômage concerne tous les groupes de femmes, quelle que soit leur expérience professionnelle; cependant, c'est dans ce groupe que le pourcentage est le plus bas (22%).

Ce n'est pas seulement grâce à leur expérience professionnelle que ces femmes ont pu mieux se situer sur le marché de l'emploi, elles recourent également à de multiples stratégies pour éviter le chômage. Comme on l'a fait remarquer plus haut, dans ce groupe on retrouve les femmes les plus mobiles sur le plan géographique. La plupart d'entre elles se déplacent d'un endroit à l'autre, en fonction des variations du marché de l'emploi. Julia, par exemple, originaire de Monteria, a vécu et travaillé à Magangué, San Andrés, El Cerrejon:

"En ce moment je ne travaille pas, mais dès que je pourrai, je m'en irai...Ici à Barranquilla, ça ne marche pas pour moi, je n'ai jamais pu travailler ici, jamais un bon boulot, par contre à la Guajira, j'ai eu un bon emploi, je gagnais assez bien; je ne pars pas avec l'enfant parce que je n'aime pas l'eau, les moustiques et tout le reste pour lui là-bas, chaque fois que je pars je le laisse ici..." (43).

4. Conclusions

L'existence d'un modèle idéal et l'intériorisation de celui-ci comme composantes du projet de vie des femmes dépendent, comme on l'a vu, de multiples facteurs. Il est clair que, dans les secteurs populaires, la participation des femmes au marché du travail répond aux exigences de la survie familiale. Les salaires individuels peu élevés requièrent la présence de plusieurs personnes apportant des revenus; ce à quoi il faut ajouter la forte instabilité de l'emploi et le manque de responsabilité des hommes en ce qui concerne leurs obligations envers leurs enfants.

La participation professionnelle est secondaire, dans la plupart des cas, face à un projet de vie basé sur le foyer, l'accomplissement des fonctions de fille, d'épouse, de mère. L'intériorisation du modèle situant la femme dans la sphère domestique résulte du processus de socialisation de l'image de la femme et de l'homme qu'il projette, de la fonction que, dans la société actuelle, remplit le travail domestique subventionnant une grande part du coût de reproduction de la main-d'oeuvre.

L'itinéraire professionnel des femmes des secteurs populaires et les périodes où celles-ci s'intègrent au marché du travail sont en relation très étroite avec le cycle domestique. La participation professionnelle antérieure à l'union dépend de l'âge de la maternité. Durant la vie commune, le contrôle exercé par le mari et la charge domestique liée à l'éducation des enfants limitent les possibilités des

femmes de trouver un emploi hors de la maison. Le cycle de participation atteint son niveau le plus élevé après la rupture conjugale. Cependant, le souhait et la nécessité de trouver un travail bien rémunéré sont affectés par les conditions peu favorables du marché de l'emploi. Le manque d'expérience professionnelle, dans certains cas, ou la faible continuité, dans d'autres, réduisent les chances des femmes en ce domaine. L'âge également conduit à des conséquences de ce type. A tous ces facteurs, il faut encore ajouter la formation déficiente fournie par le système éducatif. Il en résulte que le seul espace qui s'ouvre à ces femmes sur le marché du travail soit le service domestique, caractérisé par un système d'embauche et de rémunération arbitraire.

La participation des femmes à l'emploi résulte de l'évaluation subjective du rapport entre l'effort exigé et les bénéfices obtenus; en d'autres termes, la participation est plus forte quand le caractère positif relatif au salaire compense la surcharge d'une double journée de travail. On a remarqué qu'un itinéraire professionnel réussi, joint à un bon salaire et à une amélioration substantielle du niveau de vie, entraîne chez la femme une valorisation élevée de sa participation au monde du travail. Inversement, de mauvaises conditions professionnelles additionnées à une charge domestique pesante provoquent le refus explicite de se surcharger de travail.

Bien que nous ayons observé cette relation directe entre une expérience professionnelle réussie et la valorisation du travail à l'extérieur, ce qui attire l'attention c'est l'importance que revêt dans l'itinéraire professionnel la qualité du réseau familial. Plus le réseau est solidaire et solide, moindre est la participation féminine à l'emploi. Greffée sur les conditions du marché du travail féminin, la participation de la femme ne se réalise que lorsque les conditions matérielles l'exigent.

Ce modèle se perpétuera tant que prévaudront les mauvaises conditions d'emploi pour les femmes. Tant que les activités professionnelles qu'elles exercent resteront marginales dans la législation du travail, avec des salaires bas, inférieurs au salaire minimum, sans sécurité sociale, les femmes continueront à préférer rester à la maison...restant ainsi à la merci d'une éventuelle bonne relation conjugale et/ou sous le contrôle du réseau familial.

(Traduction G.-M.Lizoir)

NOTES

- * Anthropologue, Master en sociologie rurale, Enseignant-chercheur à l'Université Externado de Colombia.
- 1. BERTAUX-WIAME Isabelle, "Les pratiques quotidiennes des femmes sont-elles productrices d'histoire?" in: FRITSCH P., Le Sens de l'ordinaire, Editions du CNRS, Paris, 1983.
- 2. Nous avons travaillé avec des femmes ayant rompu une union libre ou légalement constituée. Nous avons sélectionné celles séparées pendant 1 à 10 ans, sans tenir compte du fait qu'à l'époque de l'interview, certaines vivaient de nouveau en ménage. La séparation conjugale est un phénomène courant en Colombie, la Côte atlantique étant la région qui présente les pourcentages les plus élevés: 35% des femmes ayant vécu en ménage se sont séparées au moins une fois de leur compagnon. D'autre part, les pourcentages les plus hauts de femmes séparées correspondent aux couches pauvres de la population.
- 3. Aux fins d'une application différentielle des tarifs des services publics, dans chaque ville le Bureau du Plan a classé les quartiers selon une échelle socio-économique. Cette stratification est élaborée en fonction d'une série de variables, parmi lesquelles, outre les revenus du ménage, on accorde une grande importance au type de logement et à la couverture des services publics.
- 4. Notre travail, réalisé en 1989, fait partie d'une étude plus vaste visant à analyser les relations sociales (ou réseaux sociaux) des familles, en particulier durant le processus de reconstruction de l'unité, après une séparation. Cette étude est financée par la Fondation Ford et l'Université "Externado de Colombia".
- 5. L'âge des femmes interrogées va de 17 à 44 ans.
- 6. SEGALEN M., Historical Anthropology of the family, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- 7. SEGALEN M., "La Revolución industrial: del proletariado al burgués", in: BURGUIERE A. (et al.), Historia de la familia, tome 2, Alianza Editorial, 1988, p. 409.

8. L'omission de ces tâches est généralisée; leur existence n'a pu être détectée que grâce à l'importance accordée par cette étude aux bases de la réciprocité des réseaux familiaux et primaires. Soulignons également que ces tâches, si elles n'entraient pas dans le cadre de la réciprocité des réseaux, seraient rétribuées en argent.
9. Barranquilla, Récit de vie No. B26.
10. Barranquilla est le principal pôle d'attraction de la Côte atlantique. En 1951, le solde migratoire positif net était de 72.849 personnes (17%), en 1964 de 109.673 (15%), et en 1973 de 149.159. CASAS CASTAÑEDA F. et URIBE ECHEVERRIA F., El proceso de urbanización en la Costa Atlántica, Universidad de los Andes, CIDER, Bogota, 1985, p.99.
11. Durant les années 80, le taux moyen de croissance du PIB a été de 3.5%.
12. Barranquilla, Récit de vie No. B25.
13. Barranquilla, Récit de vie No. B21.
14. Barranquilla, Récit de vie No. B31.
15. DANE, Enquête Ménages, 24.9.1979.
16. DANE, Moyenne établie à partir des enquêtes dans les ménages 1988. Le taux de chômage féminin était de 14.2%.
17. Barranquilla, Récit de vie No. B29. Auparavant, Gladys avait retracé ses expériences d'émigrante clandestine et les mauvais traitements que subissent les Colombiens au Vénézuéla.
18. Barranquilla, Récit de vie No. B25.
19. Au moment de l'interview, le salaire minimum était de 32.100 pesos, auquel s'ajoutait une prime de transport de 3.073 pesos (actuellement 1 FF vaut autour de 110 pesos).
20. Barranquilla, Récit de vie No. B7.
21. Barranquilla, Récit de vie No. B8.
22. Barranquilla, Récit de vie No. B25.

23. Barranquilla, Récit de vie No. B40.
24. La moyenne d'âge au moment de l'union est de 19 ans, cependant le plus grand nombre d'unions ont lieu à l'âge de 17 ans.
25. Le système éducatif colombien accorde la priorité à la formation académique (générale) de base plutôt qu'au développement des habiletés et talents; il ne prépare pas une main-d'oeuvre adaptée aux exigences du monde actuel. Il s'agit donc d'une éducation préparant l'élève à une carrière universitaire et ne formant pas des travailleurs pour des secteurs spécialisés.
26. Barranquilla, Histoire de vie No. B19.
27. A peine 20% des foyers de femmes séparées sont nucléaires. Le pourcentage le plus élevé (69%) concerne des foyers complexes, des groupes domestiques formés par diverses personnes qu'unissent des liens de parenté ou d'alliance. Les foyers composés de personnes unies par des relations d'amitié ne représentent que 8%.
28. Barranquilla, Récit de vie No. B12.
29. Barranquilla, Récit de vie No. B14.
30. Certaines de ces femmes sont nées à la campagne; cependant elles ont émigré à Barranquilla au cours de leur enfance, en compagnie du groupe familial. Leurs modèles de socialisation s'inscrivent donc dans la séparation des rôles urbains.
31. Barranquilla, Récit de vie No. B32.
32. Barranquilla, Récit de vie No. B15.
33. Barranquilla, Récit de vie No. B7.
34. Barranquilla, Récit de vie No. B26.
35. Barranquilla, Récit de vie No. B23.
36. La portée de la législation sur la paternité responsable est très limitée; les hommes éludent facilement leur responsabilité. En outre, les femmes ne

recourent à cette solution légale que dans des cas extrêmes; elles ont remarqué qu'elles obtiennent de meilleurs résultats par une solution "à l'amiable".

37. Barranquilla, Récit de vie No. B21. L'itinéraire professionnel de Maria Mérida se poursuit alors et n'est interrompu que le temps d'une première et brève union, au cours de laquelle le mari refuse de la laisser travailler (elle s'arrange pourtant pour se procurer des revenus supplémentaires). Depuis la séparation et durant une seconde union, elle n'a pas cessé de travailler, bien qu'elle soit analphabète et qu'elle ait vécu diverses expériences professionnelles négatives.
38. L'absence de réseaux peut s'expliquer par le fait soit d'être orpheline, soit d'avoir été élevée par la marâtre. La situation la plus courante étant qu'en cas de séparation c'est la mère qui se charge des enfants, il arrive aussi que ce soit le père: les conflits avec la marâtre sont, dans ce cas, chose commune. Un exemple: "...il m'a amenée à Barranquilla...à cette époque-là il était déjà remarié, il m'a emmené vivre avec cette femme, mais tu sais bien qu'avec la marâtre on a toujours des problèmes...j'en veux aussi à mon père parce qu'il avait de l'argent, assez pour payer des études à mes autres frères et soeurs qu'il a eus avec sa deuxième femme...à moi il n'a pas voulu me payer les études, j'ai dû aller travailler..." Barranquilla, Récit de vie No. B16.
39. Barranquilla, Récit de vie No. B33. María n'arrivant plus à supporter l'irresponsabilité de son mari, un jour elle le met à la porte de la maison.
40. Barranquilla, Récit de vie No. B22.
41. Briseida était secrétaire au moment de l'union; abandonner son emploi a représenté pour elle une interruption dans sa carrière professionnelle; cependant, grâce à ses activités commerciales indépendantes, elle a toujours pu garder une source de revenus. Barranquilla, Récit de vie No. B16.
42. Barranquilla, Récit de vie No. B37.
43. Barranquilla, Récit de vie No. B18.

les cahiers
n° 19 - 1992

LE TRAVAIL EN COLOMBIE
vu par une équipe de recherches de Bogota

Editeur scientifique : Thierry LULLE

Auteurs :

L.G. ARANGO
L. WARTENBERG
E. PARRA E.
M. VIVEROS V.

L. ZAMUDIO C.
A. TOLEDO R.
T. LULLE